io

04
LE QUOTIDIEN DU FESTIVAL IN / OFF

Numéro 04 / Novarina — Soudain la nuit — Amédée — Le Réserviste
Le Cas de la Famille Coleman — Thibault Amorfini — Lettre à Agnès Sourdillon

© Aglaé Bory

NOMEN, NUMEN

— par Mathias Daval —

Il est un vieil adage romain, « Numen, nomen », qui fait du nom une source de puissance. « Le Vivier » en est une représentation scénique totale et totalitaire qui emporte tout sur son passage.

Sceptiques du langage, porteurs de prêt-à-parler, zélateurs du silence, passez votre chemin ! Novarina est adepte de la parole féconde. Huit comédiens (nombre fétiche chez Novarina, contenu dans son nom lui-même) agrègent les chiffres et les lettres autour de 52 courtes saynètes qui forment autant d'unités de sens. Jamais porteuses d'une vérité révélée, elles obligent le spectateur à se laisser charrier par le flot des mots, quitte à prendre le risque de s'y noyer.

Car le fleuve novarinien n'est pas un ruisseau de montagne. C'est le Mississippi, l'Euphrate et le Gange réunis. « Le Vivier » est l'interminable et éprouvante énumération des noms et de leurs incarnations. Quand il n'y en a plus, il y en a encore ! C'est la ballade des Jean heureux et malheureux. Qu'ils s'appellent Jean de Cadavre ou Jean la Grêle, tous trimballent leur douleur de n'être qu'une chair coupée de son créateur. La chair essaie vainement de se faire Verbe… Face aux répliques absconses qui émaillent son texte, à la dictature des mots écartelés par son art, Novarina se défend de tout intellectualisme. Avec raison, sans doute. Il fait partie de ces rares auteurs qui ont compris le sens véritable du logos. Il sait, dixit Jabès avant lui, que « c'est dans la fragmentation que se donne à lire l'incommensurable totalité ». Il requiert du public une suspension temporaire de son incrédulité linguistique.

> **Vous qui habitez le temps, observez les logaèdres !**

Metteur en scène de son propre texte, Novarina n'hésite pas à décliner les expressions attribuées habituellement à d'autres types de paroles que la sienne : le burlesque, le numéro musical ou le cirque. Ce dernier est incarné par Claire Sermonne (nom prédestiné !) en Madame Loyale aussi séraphique qu'époustouflante. Cette grande énonciatrice met de l'ordre dans le chaos des apparitions et des disparitions.

Sans concession à l'explicite, le langage du « Vivier » ? Pas entièrement. Il est des séquences qui cèdent à des facilités comiques déconcertantes. Ou encore des thèmes d'un réalisme contemporain jurant vivement avec l'abstraction poétique des autres tirades. Parfois pour le meilleur, comme la critique acerbe de la téléréalité ou la chanson du Mal illustrée par une scène d'égorgement digne des plus sensationnelles vidéos djihadistes circulant sur le Web…

Cette séquence, confinant à l'autoparodie, aurait pu être la dernière de la pièce. Le mot de la fin donné au couteau ! Mais l'auteur s'est refusé à trancher dans le vif. Il a voulu continuer l'ingestion (quarante minutes de trop, peut-être), au grand regret de l'estomac saturé du spectateur nocturne…

Numen, nomen… : le dernier volet de la trinité du logos est ajouté par Hugo dans un flamboyant poème des « Contemplations ». Il s'agit du lumen, l'étincelle de lumière divine. « Quand il eut terminé, quand les soleils épars / Éblouis, du chaos montant de toutes parts / Se furent tous rangés à leur place profonde / Il sentit le besoin de se nommer au monde. » Que ce soit un dieu ou un démiurge simulacre qui se tienne au faîte du monde, le théâtre de Novarina postule la présence d'un écrivain sacré de la nature. À défaut de le connaître avec certitude, « Le Vivier » en énumère les noms avec la minutie, l'ardeur et la foi du kabbaliste.

— FOCUS —

LE VIVIER DES NOMS

MAIS QU'ALLAIS-JE DONC FAIRE DANS CE VALÈRE ?

— par Bernard Serf —

La cause est entendue : je serai brûlé en place des Carmes. La doxa et son Inquisition me mettront à la question.

Mais avant que je me renie et passe à l'ennemi (courageux, mais pas téméraire !), sachez que j'ai vu lundi soir ce qui m'exaspère le plus : le théâtre avec trois accents circonflexes et quatre « h » mal inspirés, l'entre-soi connivent, la bien-pensance complice.

Et qu'on ne me dise surtout pas que je ferme mes écoutilles, que je mets des œillères et que je réfute ce qui me serait proposé : la langue comme jouissance, le récit s'éployant et tout le saint-frusquin !

Qui dirait non d'abord ?! Pas moi, en tout cas ! Mais qu'on n'essaie pas de me faire passer de la came de contrebande, du Diafoirus dans le texte, du Rabelais au rabais, du rebut de Père Ubu !

Pour parodier l'auteur, c'est Novarina-pas de sens, Novarina-rien à dire, Novarina-nanère !

Non, tout ça n'est que logorrhée, logomachie, glossolalie et incontinence à tous les étages !

Oui, Valère, je suis vénère !

Vénère qu'on me prenne pour un imbécile, et qu'on me prenne en otage !

Alors autant vous affranchir tout de suite : ça piquait sec du nez vers 23 heures et des brouettes, cacahuète !

Bon, assez parlé de la pièce, parlons du spectacle !

La représentation a eu lieu au cloître des Carmes.

> **Logorrhée, logomachie, glossolalie**

Situé place des Carmes, et dépendant de l'église conventuelle des Carmes, cet édifice est un des nombreux témoins des couvents édifiés à Avignon au cours du xiiie siècle.

Il a été particulièrement rénové et embelli au cours des pontificats de Jean XXII et Clément VI. Longtemps occupé par des maisons d'habitation, il a été entièrement dégagé et restauré dans la première partie du xxe siècle, et il est devenu depuis 1967 le premier lieu de décentralisation du Festival d'Avignon.

Dans la seconde partie du xiiie siècle, deux ordres mendiants vinrent s'installer à Avignon. Les premiers furent les Augustins, qui, dès 1261, construisirent leur couvent à la sortie du portail Matheron. Les Carmes suivirent. En 1267, ils se virent concéder un vaste emplacement en dehors du portail des Infirmières, tout près des « Vieilles Infirmeries » où étaient reclus les lépreux.

Sous la papauté d'Avignon, grâce à la magnificence de Jean XXII, le couvent et son cloître furent agrandis et embellis ; ces travaux furent parachevés sous le pontificat de Clément VI. Chaque ordre mendiant voulut avoir la plus grande église conventuelle de la cité. Si celles des Dominicains et des Franciscains, considérées comme les plus vastes, ont aujourd'hui disparu, l'église des Carmes possède la plus grande nef et le seul cloître intact.

Celui-ci doit paradoxalement sa survivance aux nombreuses habitations qui y furent construites au cours des siècles. Dégagé et restauré, il a retrouvé son lustre d'antan ainsi que sa salle capitulaire voûtée d'ogives, de liernes et de tiercerons. L'ensemble est dominé par un clocher formé d'une tour carrée surmontée d'un tambour octogonal et d'une flèche. L'ancien accès au couvent, daté du xve siècle, est toujours visible au numéro 29 de la rue Carreterie…

Ce « vivier » vous convient-il, monsieur Novarina ?

« Laissez entrer l'acteur et ne vous attendez à rien », avez-vous écrit…

On ne saurait mieux dire !

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV

© Aglaé Bory

IN **LE VIVIER DES NOMS** TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE VALÈRE NOVARINA
05 > 12 JUILLET 2015 À 22H — **CLOÎTRE DES CARMES**

COULISSES

Richard Pierre, le régisseur général qui donnait la réplique

Quand j'arrive au cloître des Carmes quelques heures avant la deuxième du « Vivier des noms », je trouve l'équipe technique en train de visser des poutres, de repeindre des tiges et de déplacer des parois sur l'immense plateau ouvert, comme sur un chantier. J'ai vraiment la sensation de pénétrer dans les dessous du théâtre (d'ailleurs on appelle cela « la mise »).

« Je fais la régie générale et de la régie plateau. Le théâtre de Valère [Novarina] ne comporte pas de machinerie et peu de décor, c'est essentiellement un théâtre d'objet, on fait surtout de la manipulation d'accessoires. On est les "ouvriers du drame", comme dit Valère, on a un rôle important, mais les acteurs sont très actifs aussi, ils amènent beaucoup d'instruments eux-mêmes. »

Il y a donc une sorte de brouillage des fonctions dans ce spectacle entre les acteurs qui manipulent et les accessoiristes qui jouent…

« La première fois que je suis entré en scène, c'était en 2000, Valère m'a demandé d'apparaître sur le plateau. Ça a été un grand moment de bascule, dans ma vie professionnelle et personnelle. J'abandonnais ma condition d'homme de l'ombre, c'était une transgression assez violente, parce que le bon technicien c'est celui qui sait se cacher, qui déplace des murs en restant invisible. J'ai fini par avoir des préoccupations d'acteur, je me souciais plus de ce que j'allais montrer de moi que de mon boulot. Je n'avais plus la même place, c'était déstabilisant. Ensuite, Valère m'a demandé de parler sur scène, d'abord des petites choses, jusqu'à ce spectacle où j'ai un gros bout de texte. »

Cette rupture, cela dit quelque chose de la force de la frontière qui sépare le technicien du comédien ! Et d'ailleurs, quand il s'adresse au public, fait-il le comédien ?

« Valère ne m'a pas dirigé comme un acteur, il m'a laissé faire comme je sentais. J'essaie de faire des apparitions fluides. Le rythme est fondamental dans son travail, c'est un canal de transmission, ça donne la justesse de jeu. Tout passe vite, ça ne s'arrête jamais. Lui et Céline [Schaeffer] m'ont juste indiqué par où arriver. Pour les répliques non plus, je ne compose pas. À force d'être au contact de vrais acteurs, j'observe, je leur pique des techniques, mais je ne "joue" pas, sinon Valère m'arrête, me dit de tout remettre à plat. Je dois juste prononcer mes phrases d'un seul souffle, de bout en bout.

C'est Valère qui a écrit mes répliques. "Nous souffrons de ne pas avoir la parole et pourtant nous ne la prenons pas." Je ne m'identifie pas forcément à cette revendication, les choses ont bougé sur ce point, les clivages entre artistes et techniciens ne sont plus si forts. Ces derniers sont hyper qualifiés, ils manient des machines complexes, ce qui leur confère automatiquement une certaine reconnaissance.

Ma mère est comédienne et mon père était régisseur de la troupe de sa sœur. J'ai beaucoup fait le festival étant jeune, dans les années 1980 on a même ouvert des lieux dans le OFF avec Louis Castel et sa compagnie Le Théâtrographe, comme le Grenier à sel. Mais j'ai fait d'autres choses entre-temps, paysagiste, maçon, bûcheron. Ça fait dix-huit ans que je ne me consacre qu'à la technique. »

Agnès Sourdillon arrive au théâtre. « Aujourd'hui, c'est moi qui cause dans le poste », plaisante-t-il.

« Je loge au camping de Villeneuve, dans ma caravane, car je ne supporte plus le vacarme du festival. Je fais l'aller-retour en vélo, ça m'apaise. Pour l'instant on travaille beaucoup, mais je compte aller au théâtre où travaille ma compagne. Je veux voir Ostermeier aussi, dont j'ai beaucoup aimé le spectacle l'an passé, "Les Idiots", et des choses à Villeneuve. Mon plus beau souvenir de théâtre, c'est Boris Charmatz dans la Cour d'honneur quand j'étais enfant, ça m'a remué en profondeur. »

Par Pénélope Patrix

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

— LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS —
mercredi 8 juillet 2015

REGARDS

LE CAS DE LA FAMILLE COLEMAN (OFF)

DE CLAUDIO TOLCACHIR — MISE EN SCÈNE DE JOHANNA BOYÉ
4 > 26 JUILLET 2015 À 14H35 — **THÉÂTRE DU ROI RENÉ**

UNIVERS IMPITOYABLE

— par Aroun —

Le Cas de la famille Coleman » dresse le portrait d'une famille déglinguée au bord de l'implosion. Dès les premières minutes, on plonge tête baissée dans le quotidien bordélique et désastreux de cette tribu. Comme dans toutes les familles, il y a des hurlements, des enfantillages et des crises de nerfs, ici les vices et les humeurs sont poussés à leur paroxysme. On assiste à des cris, des disputes, des bagarres, des courses-poursuites dans un appartement délabré où le mot « promiscuité » prend tout son sens. Absence d'intimité, de tranquillité et de confort, la tension est palpable à chaque minute.

Les Coleman, ce sont une mère, des filles, des fils, aux liens de parenté pour certains différents. Pilier et ciment de la famille, la grand-mère, douce et généreuse. À cela s'ajoutent des personnages qui entrent dans cette sphère familiale. Famille recomposée donc, qui se décompose suite à l'annonce d'un événement tragique. Point culminant de la pièce où, dès lors, chacun se dévoile et cherche à fuir cet univers qui devient de plus en plus étouffant.

Johanna Boyé signe une mise en scène remarquable, les séquences s'enchaînent à la perfection, sans temps mort, à l'image de cette fratrie ubuesque. La pièce raconte énormément de choses sur la famille et sur la société que chacun sera à même de comprendre et d'interpréter. Elle est magnifiquement portée par l'énergie communicative des comédiens, qui vous transporte au fur et à mesure.

Un spectacle qui ne peut pas vous laisser indifférent, à voir absolument, en famille ou non.

HYSTÉRIE MAÎTRISÉE

— par La Jaseuse —

L'auteur argentin Claudio Tolcachir nous dépeint là une famille bordélique à souhait, sans un sou pour se payer le luxe du café matinal et parfois un peu déviante sur les bords. Les Coleman vivent les uns sur les autres dans un petit appartement mal entretenu, entre cris et crises de nerfs, s'organisant tant bien que mal autour de Néné, mère de famille simple d'esprit, et de Marito, frangin psychopathe incarné par le très bon Paul Jeanson. Cet équilibre désordonné est soudain bousculé par le malaise cardiaque de la grand-mère, qui va les obliger à ouvrir la porte vers l'extérieur et à libérer des envies d'ailleurs. Johanna Boyé, lauréate du prix Théâtre 13 en 2013, nous plonge illico dans le bain tourbillonnant du quotidien des Coleman, une atmosphère nauséabonde et miteuse où évoluent cinq personnages remarquablement distribués. Cependant, le tournis vient rapidement à nous prendre, ça tourne, ça court, ça saute, ça crie, et la volonté de figurer le chaos familial tend à l'hystérie générale. Cette première partie démarre fort et se trouve très vite bloquée à un niveau de tension linéaire, heureusement cassé par le malaise de Grand-Mère, qui ouvre une brèche dans le mur de cette prison domestique.

La chambre d'hôpital, grise et aseptisée, sera le décor du second tableau, théâtre de l'explosion des Coleman. L'arrivée de Veronica, fille prodige élevée auprès de son père, vient mettre en exergue les dysfonctionnements cocasses du noyau familial et révéler ses cruels secrets. Le rythme s'apaise et donne le temps de s'attacher encore un peu plus à Néné et à Marito, qui demandent une surveillance constante, et de remarquer ce sentiment de culpabilité qui oblige les autres à rester. La pièce est une peinture acide et burlesque de ces non-dits et absurdités assimilées qui nous poussent à demeurer fidèles à notre tribu. Peinture qui souffre étrangement d'un manque d'investissement émotionnel, au profit d'une chorégraphie millimétrée et d'un rythme endiablé.

SOUDAIN LA NUIT (IN)

TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE NATHALIE GARRAUD
5 > 9 JUILLET 2015 À 15H — **GYMNASE DU LYCÉE MISTRAL**

LUMINEUX !

— par Alice —

La force de la proposition de Nathalie Garraud tient tant dans la justesse de ses comédiens qu'au choix du dispositif scénique. Cette pièce d'Olivier Saccomano, à l'écriture incisive et sensible, nous laisse entendre le cri d'urgence qui gronde aux portes de l'Europe. Dans la salle d'attente du service médical d'un aéroport indéfini, l'auteur dissèque sans complaisance notre rapport à l'étranger, hôte indésirable d'un corps qui se considère sain. Lieu de transit, chaises métalliques et froides où les corps nus des protagonistes prennent place. « Bienvenue en Europe », ces mots résonnent, et la présence d'un arbre déraciné et sectionné en tronçons rappelle le sort de ceux qui cherchent une terre d'accueil. Les images que déploie Nathalie Garraud sont à la hauteur de la finesse de la réflexion. Il ne s'agit pas d'un théâtre documentaire, et c'est par le prisme d'une dramaturgie ciselée qu'elle donne corps aux peurs et aux fantasmes d'une Europe tremblante face aux mouvements migratoires. Le rythme resserré des échanges nous tient en haleine, et le sort des protagonistes devient nôtre. Petit à petit, nous quittons un certain réalisme et pénétrons dans les angoisses profondes des figures bouleversées. L'introduction d'éléments oniriques nous laisse entrevoir une lueur. Le seul petit bémol est dans la fin de la seconde partie, lorsque des professions de foi où l'espoir jaillit sont proférées. On s'attendrait à une fébrilité et à un engagement plus coriace renforçant la force des propos et des idées exprimés. Cette œuvre collective est l'aboutissement d'un cycle de trois années de recherches intitulé « Spectres de l'Europe ». En effet, c'est une pièce profonde et riche qui ne peut que nous hanter.

TOUT EST LANGAGE...

— par Olivier Lecomte —

Ils sont cinq, débarqués d'un avion puis confinés dans un non-lieu oppressant et monochrome. Fouillés, déshabillés, questionnés. Soupçonnés peut-être. Êtes-vous bien sûr d'être qui vous croyez être ? Avez-vous été contaminé ? Un corps étranger peut-il vous rendre malade ou dangereux pour les autres ? Le cordon sanitaire les enserre et menace de les garrotter.

À moins qu'ils ne soient victimes de leur propre exigence de sécurité. « Une hostie a plus de goût ! » s'exclame un personnage avalant le biscuit qu'on lui tend. « Votre sécurité passe avant tout. »

Tout circule facilement dans notre monde, nous, les virus, les terroristes, les pauvres. La peur, aussi. Impossible de s'isoler. Paradoxe qui veut que plus on devient dépendant des autres, plus on aimerait s'en protéger, oubliant que l'on est soi-même toujours l'étranger de quelqu'un. Ce monde trop vaste est-il condamné à être « dé-vasté » ? Vertige de riches bien-portants qui s'obsèdent de ce qu'ils ont à perdre.

L'énigmatique Dr Chahine, chef du centre de quarantaine, nous interroge : pour réapprendre le monde, faudra-t-il littéralement « perdre connaissance », oublier le langage et réinventer l'homme dans une palingénésie inéluctable ? L'Europe qui titube a-t-elle définitivement perdu le sens de son projet commun ?

Telles sont les questions que nous pose le remarquable « Soudain la nuit » d'Olivier Saccomano mis en scène par Nathalie Garraud au gymnase du lycée Mistral. Scénographie dépouillée et efficace qui met en valeur le très beau travail des huit comédiens sur scène.

Dans une résolution finale un peu trop hâtive, des touches de couleur viennent chasser les tons pâles et fades de la peur, comme dans le « Playtime » de Tati, qui commence lui aussi dans un aéroport grisâtre. Adieu la peur ?

LE RÉSERVISTE (OFF)

DE THOMAS DEPRYCK — MISE EN SCÈNE ANTOINE LAUBIN
5 > 26 JUILLET 2015 À 22H — **THÉÂTRE DES DOMS**

RÉSERVÉE

— par Marie Sorbier —

J'y suis allée comme ça, parce que j'apprécie ce théâtre des Doms et que les propositions belges sont souvent déroutantes, drôles et inédites. C'est un lieu phare du OFF où l'on aime tenter la découverte.

L'entrée en salle, Madonna dans les oreilles, coussins et poufs à la main, invite le spectateur à franchir ce fameux quatrième mur et à s'installer sur le plateau, face aux gradins, avec Antoine Laubin en maître de cérémonie.

D'accord, le spectacle est en trois parties, bien reçu, ils sont cinq salariés à travailler sur cette proposition, voilà, tout le monde est prêt à vivre une expérience, mise en condition idéale, nous ne verrons pas une représentation traditionnelle, non, ce sera bien une création.

Les trois comédiens, dont le très inspiré Renaud Van Camp, portent la parole de ce chômeur qui ne cherche pas de travail mais qui, comme à l'armée, se sent membre de la réserve de main-d'œuvre disponible. La théorie défendue a son charme : le chômage donne de la valeur au travail, la peur du chômage rend les salariés dociles et peu exigeants. Le sujet est riche, résonne, mais le texte s'alourdit de vulgarités inutiles et récurrentes. Essaie-t-on de nous faire rire ? Ça s'empâte (cucul caca et compagnie) et ça devient long, mais voilà qu'un chercheur en sciences humaines (un vrai !), différent chaque soir, monte sur le plateau. Malin de faire entrer en résonance avec la fiction des penseurs qui analysent dans l'aujourd'hui ce que représente la valeur travail. Belle idée de mise en abyme, nos amis le chômeur regardant en même temps que le public cette intervention, les premières minutes sont passionnantes, mais encore une fois c'est trop long... Puis il est tard, puis la faim et la soif, puis nous aussi, on se noie.

CON-FUSION DES GENRES

— par Mescaline —

Du Living-Théâtre aux Campesinos, le genre militant a acquis ses lettres de noblesse... Les années 1970-1980 nous ont concocté un florilège de pièces engagées dont on garde un souvenir nostalgique malgré la naïveté et parfois même la bêtise de certains propos. Mais enfin, c'était là un genre à part entière et on ne s'en plaindra pas, le matérialisme dialectique faisant office de bible. Nous avons aussi connu, dans ces mêmes années, le théâtre à sketches, amusant quelques minutes mais virant assez rapidement à l'insipide, au scatologique et au vulgaire... N'est pas Coluche qui veut – loin s'en faut.

Il existe un nouveau genre : le conférencier. Si vous avez affaire à un bon, cela peut être intéressant et même instructif. (Bien que paradoxal dans une salle de théâtre.)

Enfin, hier soir, au théâtre des Doms, j'ai assisté à une représentation de « Réserviste », qui se révéla un savoureux mélange des trois genres. Tout d'abord la mise en bouche, avec trois acteurs dont un vraiment bon – Renaud Van Camp –, jouant tour à tour un personnage au chômage sur le ton enjoué de la comédie.

Dans un deuxième temps, la conférence très docte nous a fait un état des lieux.

Et enfin une revisite du premier sketch version gauche-gauche déprimant à souhait...

Pour les inconditionnels – ils étaient nombreux hier soir –, une soirée instructive et amusante à ne pas rater... Pour les autres, on pourra aisément s'en passer, n'ayant plus l'âge ni la patience nécessaires pour recevoir un cours magistral sur les effets pervers de la mondialisation et sur la solution suggérée du suicide par la lame...

Au moment où le monde bascule dans un chaos indescriptible, on doit pouvoir écrire et travailler avec la profondeur requise. Ce n'est que du théâtre me direz-vous, et vous n'aurez pas tort, mais quand même...

AMÉDÉE (OFF)

TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE CÔME DE BELLESCIZE
4 > 26 JUILLET 2015 À 13H45 — **L'ENTREPÔT**

INTELLIGENT

— par Jean-Charles Mouveaux —

Adolescent rivé sur sa console, au grand désespoir de sa mère (magnifique Chantal Trichet), Amédée en oublie les formes de son dépucelage avec Julie (Éléonore Joncquez), qu'il croit réglé d'avance, comme les copains, sur les tatamis du gymnase. Et, intelligence de la dramaturgie : l'accident de voiture du jeu vidéo devient réalité et Amédée n'est plus au monde – le coma...

Question cyclique s'il en est, dans notre société qui semble régresser comme peau de chagrin : faut-il abréger la vie quand tout paraît perdu ? Côme de Bellescize se positionne et dit « oui » ; il le fait avec pertinence et rythme très habilement son propos sur la scène. La scénographie de Sigolène de Chassy est ingénieuse, et les comédiens y circulent dans une fluidité parfaite.

La cage mentale d'Amédée, matérialisée par un cube, est formidable parce que, justement, elle reste une cage ; Benjamin Wangermée s'y déploie avec talent, accompagné de Clov (Teddy Melis, un Puck tout droit sorti du « Songe »... Formidable), qui, agissant comme ces petites consciences posées sur nos épaules, pointe du doigt les effets de cet état végétatif, sur le monde extérieur, hors de la cage, sur ceux qui restent, les encore-vivants.

Saluons enfin les deux autres interprètes de ce spectacle, Éric Challier et Vincent Joncquez (entre autres, cynique administrateur de l'hôpital, rattrapé par des obligations de résultat), qui jouent à eux seuls, et très justement, quatre rôles et font avancer l'histoire.

Dans ce spectacle où l'écriture oscille entre Lagarce et Mouawad, tout est d'une justesse déjà très saluée par le public et la critique depuis la création, en 2012, à La Tempête à Paris.

Marchons quelques minutes en dehors des remparts pour applaudir ce spectacle très réussi.

PUTAIN DE CAMION !

— par Bernard Serf —

Amédée a vingt ans. Et les préoccupations, les rêves d'un garçon de vingt ans : les filles, les copains, les jeux vidéo, devenir un jour pilote de formule 1 pour gagner beaucoup d'argent...

Un camion – l'accident stupide, forcément stupide – va mettre brutalement un terme à tout cela. Le voici tétraplégique sur un lit d'hôpital, le corps prolongé par une armada de tuyaux et communiquant difficilement par la pression de ses doigts avec le reste du monde. Bref... un légume.

Alors, bien évidemment la question se pose : Amédée, s'en débarrasser, ne pas s'en débarrasser ? L'aider à se débarrasser de lui-même ?

On pense bien sûr à ce navrant feuilleton, bien loin d'être terminé, et qui continue de déchirer toute une famille sous le regard complaisant des médias, tandis que les juges y perdent leur latin.

La pièce, créée en 2012, donc avant ce drame, s'inspirait déjà de faits réels ; c'est dire sa permanente actualité, sa glaçante gravité.

Pourtant, sa construction, sa dramaturgie donnent à ce spectacle une incroyable énergie. C'est plein de vie, c'est enlevé, c'est onirique ; par moments même, c'est très drôle (vous avez bien lu : très drôle) ! Et pourtant rien n'est éludé, rien n'est occulté.

Le plateau, très ingénieusement utilisé, nous fait suivre au plus près le petit monde d'Amédée : ses apitoiements, ses atermoiements, ses déchirements, ses renoncements. Magie du théâtre, nous parvenons même à entrer dans sa conscience ! Saluons ici la distribution, avec une mention spéciale pour la mère, incarnée par Chantal Trichet. On pense par moments à Catherine Hiegel, ce qui n'est pas rien !

Le public, venu en nombre, ne s'y trompe d'ailleurs pas. À la fin de la représentation, il fait une ovation aux comédiens. Et c'est bien mérité !

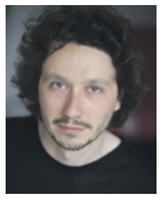
NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER [AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

LA QUESTION

— à Thibault Amorfini —

ÉTANT DONNÉ LE 4ÈME MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIÈRE ?

Avant d'envisager ce qui se passe derrière, j'ai demandé à un ami travaillant dans le bâtiment ce qu'il pensait de ce mur… Après que je lui ai expliqué le concept, il m'a simplement répondu comme saint Thomas : « Je ne crois que ce que je vois. »
Et si ce mur nous posait la question d'une foi singulière ? Si nous venions au théâtre dans l'espoir d'assister à un miracle, celui de s'extirper un instant du monde et de bondir hors de soi ? Une odyssée poreuse comme ce mur… Le derrière devient le devant, et l'expérience est enivrante et mystique. À la recherche du monde et de son altérité, un mur où la parole se diffracte, où le silence et l'écoute se matérialisent sous la forme d'une foule, d'une vague. Le derrière et le devant intimement liés le temps d'un spectacle, d'une représentation. Et peu importe où et qui nous sommes par rapport à ce mur : dans la salle, sur scène, spectateur, metteur en scène, comédien, ouvreur ou technicien. Chercher à se géolocaliser serait une erreur qui rendrait impossible cette invitation au rêve et au voyage…
Valère Novarina expliqua lors d'un débat (après une représentation) que l'un des miracles du théâtre n'est pas le fait que des acteurs prennent la parole sur un plateau mais que 300 personnes se taisent durant le temps de la représentation… « Je ne crois que ce que je vois », disait mon ami, et pourtant j'ai vu cet endroit si étrange où l'on vient chercher le transfert, la catharsis, des réponses et des questions. Ce lieu sacré où l'envers est caché, où les subterfuges sont le fruit de répétitions. Ce lieu où l'on appuie et charge le rideau comme une grille métallique. Et lorsque le grand drap rouge tombe définitivement sur le devant de la scène jusqu'au lendemain, nous pouvons nous poser une autre question : « Étant donné le monde, que se passe-t-il derrière ? »


© DR

Thibault Amorfini, auteur (« Monsieur Belleville », aux éditions L'Œil d'or, 2014), metteur en scène et comédien pour la compagnie des Treizièmes.

Demain la réponse de Guy-Pierre Couleau.

LE FAUX CHIFFRE

420 000

C'est le nombre d'arbres abattus chaque année pour imprimer les flyers des spectacles du OFF.

HUMEUR

« LE QUATRIÈME MUR EST UNE NOTION QU'IL CONVIENT D'ABATTRE PAR TOUS LES MOYENS… QU'IL TOMBE – ET QU'IL EMPORTE AVEC LUI BEAUCOUP DE NOS ÉTANT DONNÉ !

— Valère Novarina —

LETTRE À…

— Par Julien Avril —

… AGNÈS SOURDILLON

Chère Agnès Sourdillon,
Il est une tradition en France qui veut qu'on désigne une actrice par « Mademoiselle » tout au long de sa vie. Comme si pour toujours elle restait jeune fille. Comme si le temps n'avait pas d'emprise sur elle. Comme si la contrepartie d'être au service des mots, des visions et des désirs des autres, c'était de n'être l'objet de personne. Insaisissable. Les actrices n'appartiennent à personne.
C'est l'an 2000. L'euphorie n'est pas manifeste dans la cour de mon lycée pour autant. Vue aérienne de nos pieds sur le béton. Dans le silence, l'un d'entre nous ose une parole de réconfort :
« Virginie Ledoyen… »
Soupirs et acquiescement général.
« Laetitia Casta », renchérit un autre.
Même approbation, visages qui s'illuminent. Et chacun de soumettre à l'aval du groupe le nom d'une figure publique, habitante des couvertures et des songes dont la simple évocation embellit la journée maussade. L'image qui me vient, c'est celle de cette femme à la chevelure rousse, toute blanche, suspendue en l'air et que j'ai vue s'entretenir avec le diable de sa voix de nougatine, la veille au théâtre de Sartrouville. Elle jouait Marguerite, mais j'avais relu plusieurs fois son nom sur la feuille de salle :
« Agnès Sourdillon…
– Qui ça ? »
Ce jour-là, l'image d'Agnès Sourdillon n'appartenait qu'à moi. Le fait que son nom n'évoque rien à mes camarades la rendait encore plus précieuse à mes yeux. Corps céleste rare, astre chevelu. Elle m'avait fait l'impression d'une comète. Impression retrouvée lorsque je l'ai vue repasser, d'une constellation à l'autre, de Molière à Novarina.
Longtemps j'ai cru posséder quelque chose d'Agnès Sourdillon. Jusqu'à ce que, douze ans après Marguerite, je vous rencontre dans les loges d'un théâtre. Déambulant dans les couloirs, vous attendiez votre entrée en scène.
« Bonsoir, mademoiselle Sourdillon. »
Sourire de comète. Réponse de nougatine.
Ce soir-là j'ai compris. Les actrices n'appartiennent à personne.
Bien à vous, Mademoiselle.

Auteur, metteur en scène et dramaturge. Il travaille à la mise en scène de « L'Atome », forme de théâtre documentaire sur les paradoxes liés à l'énergie nucléaire, pièce lauréate de l'aide à la création du CNT. Il travaille également à l'écriture d'« À la Mélancolie », dans laquelle il explore les méandres de la paternité à l'ombre du Titan Cronos, avec le soutien de La Chartreuse-CNES à Villeneuve-lez-Avignon.

En partenariat avec le CNT

I/O MICRO

@TBARTOLOMEU —
um projecto editorial independente que nasceu no twitter e se concretizou ha uns dias no #FDA15 http://blogues.publico.pt/teatropublico/2015/07/07/io-gazette/ … @IoGazette

@VINCENTBOUQUET—
Contre la Russie de Poutine, une opération coup de poing délirante de Serebrennikov et ses talentueux et touchants Idiots. #FDA15 #iomicro

@RICKETPICK —
À la Conditions des Soies, dans Pourquoi mes freres et moi (…), on se plaint, on chouine, on râle et on joue au foot… Non merci
#IOMICRO

@C_BARRILLIET —
En direct de l'atelier réseaux sociaux du #OFF15, @IoGazette citée en exemple !

@ADELINEPICAULT —
L'Amérique a crié Yeah, on a répondu IO.
@IoGazette #iomicro

@GLADSCOPE —
Bon, bon, bon… Je crois que les textes de Shakespeare ne sont définitivement pas faits pour moi…
(#iomicro ? Non :))

@PETERNICOLE1 —
@IoGazette très belle parution quotidienne. Une courageuse initiative. Bravo à toute l'équipe #FDA15 #OFF15

—
Twittez : #iomicro — @iogazette

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE

TRIBUNE
AU FESTIVAL D'AVIGNON, ON Y DANSE, ON Y DANSE

— Par Amélie Blaustein Niddam —

Depuis son entrée au répertoire du festival, en 1966, la danse est devenue le vecteur de la modernité à Avignon.

Maurice Béjart
En 1966, Jean Vilar, conscient de la nécessité de s'ouvrir à d'autres formes d'art, invite Béjart pour deux programmes en dix jours : « Erotica » et le « Boléro » dansé par Duska Sifnios. L'année suivante, le règne Béjart continue son œuvre avec une danse libérée des carcans. Sur une musique de Pierre Henry, il ose amener du texte : Gautama le Bouddha, Nietzsche… pour une célèbre « Messe pour le temps présent ».

Pérenniser
La mort de Vilar n'y changera rien, la messe était dite, le temps présent était là. La Cour d'honneur voit danser le meilleur. L'immense plateau de 800 mètres carrés est alors le réceptacle de la post modern dance : Alvin Ailey, Carolyn Carlson (« Les Fous d'or ») ou Merce Cunningham (« Events »). L'école du spectateur a formé ses troupes, le public d'Avignon est prêt à des radicalités qui deviendront le néoclassicisme. En 1972, Anne Béranger fait le lien entre les chorégraphes. Pour son tragique « Antigone », Claire Motte, Maguy Marin et Dominique Borg dansent, et la chorégraphie est de Carolyn Carlson. Le geste ne fait pas mentir Béjart, qui voyait à Avignon : « Toutes les tendances et qui ne serait plus du théâtre parlé, ni du ballet ni de la musique ou de l'opéra, mais où il y aurait tout cela à la fois. »

« La Cour d'honneur voit danser le meilleur

Pina Bausch
Les années 1980 et 1990, marquées par les directions de Bernard Faivre d'Arcier (1980-1984 et 1993-2003) et d'Alain Crombecque (1985-1992), sont dans la mémoire collective du festival associées à un prénom : Pina. La regrettée arrive à Avignon avec « 1980 ». Ce spectacle où l'action se déroule dans un pré est lié à un drame : la mort brutale de son compagnon, également scénographe du Tanzheater Wuppertal, Rolf Borzik. Les spectateurs le sauront vite, avec Pina la mélancolie est joie. Et ce seront alors les files indiennes qui circulent dans le public. Et Avignon verra « Nelken » (1983), « Café Müller », « Le Sacre du Printemps ».

Performer
Avec le millénaire, les spectacles viennent secouer le public. Pour n'en citer qu'un, rappelons le choc Fabre, alors artiste associé (2005). Pour beaucoup, des œuvres phares comme « Je suis sang » ou « Histoire des larmes » restent incomprises. Et pourtant, le Flamand n'aura fait là que mettre en vie la peinture baroque. Autre symbole, en 2011. Boris Charmatz, danseur et chorégraphe et artiste associé, comme avant lui Josef Nadj. Anne Teresa De Keersmaeker nous convie à « Cesena ». 4 h 30 du matin. Le public est au rendez-vous pour assister à ce qui fera date : la contemplation du passage de la nuit au jour. Le geste s'associe à l'ensemble vocal Graindelavoix, que dirige Björn Schmelzer. Une traversée du temps.
Regarder dans le rétro pour la danse à Avignon nous amène toujours dans LA cour (Jérôme Bel en a fait un spectacle), et à demander pardon pour les absents : Bill T. Jones, Galván, Thomas Lebrun (entre autres…). « De Maurice à Boris », avait titré l'expo à Vilar. Eh bien, de Maurice à Boris, la danse est devenue rituel sans jamais s'encroûter. Elle choque, dérange, marque de ses images. En 2015, Gaëlle Bourges et Eszter Salomon ne laisseront personne indemne.

Amélie Blaustein Niddam est journaliste à Toutelaculture.

Demain la tribune de La Coopérative d'écriture.

LE DESSIN

L'ORIGINE DE LA CIVILISATION
— par Ted Benoit —

Cette planche a été initialement publiée sur le blog « La philosophie dans la piscine ». Elle a également été éditée dans le livre du même titre paru chez La Boite à Bulles éditeur.

La revue en ligne du Rond-Point partenaire de I/O Site collaboratif, invités, débats, dossiers thématiques, vidéos, podcasts.

L'ŒIL

— Par Frédéric Boucaumont —

Et voici maintenant les cours de notre seconde liste : Les Chevaliers du Fiel : + 1,2 %, en petite hausse ; Jean-Luc Lemoine : – 0,2 %, stable malgré quelques prises de bénéfice ; Fouad : – 3,2 %, en net repli ; Kevin Ra… » La voix de Jean-Pierre Gaillard en direct de la Bourse d'Avignon égrène la cote des humoristes qui composent le CLAPCLAP 40, l'indice le plus rigolo du festival. L'humour est un pilier de plus en plus épais du OFF, et même il fait du gras, c'est une valeur refuge avec un rendement rassurant. Comme dans la publicité, où la première intention est souvent, par facilité, de faire sourire pour mieux accrocher les esprits, la blague envahit la cité dans des proportions bizarres. Explosion de l'offre en réponse à la demande, disent les spécialistes, qui constatent que si les humoristes pullulent c'est parce que les conditions d'un marché sont réunies. Notre envie d'échapper au quotidien rencontre celle des comédiens qui se sentent le talent de nous débloquer et qui nous proposent ce qui s'apparente finalement à une sorte de psychanalyse en public. Du théâtre classique en somme, quoique la catharsis reste légère, peu profonde, vite consommée, vite oubliée, vite effacée par le rire suivant. Car la qualité a du mal à suivre. La quantité de spectateurs potentiels est trop grande pour qu'on s'embarrasse de subtilités vraiment percutantes, et – horreur –, quand on est en haut de l'affiche, on cherche le consensuel pour ne pas se planter. Cela s'appelle le « nivellement par le bas », c'est une autocensure, comme lorsqu'une marque veut parler au plus grand nombre sans vexer personne. C'est le paradoxe, la bizarrerie. Obtenir des rires en récompense d'avoir nommé et brisé un vrai tabou est économiquement trop hasardeux pour qu'on se lance. Une bonne pub, un bon spectacle est une perle courageuse, une rareté que l'on serait pourtant même prêt à revoir parce que ça change du reste.

I/O Gazette — La gazette éphémère des festivals.
www.iogazette.fr Quotidien gratuit, ne peut être vendu.
Editeur : I/O 73 rue des Vignoles 75020 Paris
Maison Jean Vilar, 8 rue de Mons, Montée Paul Puaux 84000 Avignon

Mail : contact@iogazette.fr

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Directrice artistique
Gala Collette gala.collette@iogazette.fr

Ont contribué à ce numéro :
Bernard Serf, La Jaseuse, Aroun, Olivier Lecomte, Alice, Mescaline, Jean-Charles Mouveaux, Tibault Amorfini, Julien Avril, Amélie Blaustein, Pétula Fox, Frédéric Boucaumont.

Photo de couverture :
© Aglaé Bory
www.aglaebory.com

N°04 / 8 juillet 2015 / ISSN en cours. Dépot légal Juillet 2015.
Imprimé par La Provence, 248 avenue Roger Salengro, 13015 Marseille

PRINCIPAUX POINTS DE DISTRIBUTION :
MAISON JEAN VILAR, CLOÎTRE ST LOUIS ET LIEUX DU IN, VILLAGE DU OFF…

DES ŒUVRES DIFFICILES. — JEAN VILAR

france bleu vaucluse fait son festival

tous les jours entre 17h et 19h

Gagnez vos places pour les plus grands évènements
04 90 14 04 04

Ecoutez, **on est bien ensemble**

francebleu.fr